

PAYOT
LIBRAIRE

AIMER LIRE

LITTÉRATURE

Écrire sur soi et dire la vie

ESSAIS - HISTOIRE

Algérie : le prix
de l'indépendance

POLAR

La guerre du futur dans
le miroir de la fiction

JEUNESSE

Chic, un Grand
Méchant Livre !

BANDE DESSINÉE

L'Europe, territoire manga

ART DE VIVRE

Du borchtch aux böreks

BIEN-ÊTRE

Des règles à réinventer

BEAUX-ARTS

L'Afrique prend
sa revanche artistique

ROBERT

Seethaler

L'ORDINAIRE MAGNIFIÉ

Photo © UrbanZined



Fr. 5.-



Photo © UrbanZintel

ROBERT SEETHALER

L'ORDINAIRE MAGNIFIÉ

***Le dernier mouvement* – quatrième ouvrage traduit en français – de l'Autrichien Robert Seethaler vient de paraître chez Sabine Wespieser éditeur. Rencontre à Paris avec cet auteur immense qui, chez Payot Libraire, fait l'unanimité.**

Par SARAH JOLLIEN-FARDEL

Si converser avec un écrivain est toujours réjouissant, un brin d'appréhension fourmille néanmoins au fond de soi. Encore plus avec un auteur dont on admire les textes. Parce que lire un premier livre de Robert Seethaler, c'est vouloir embrasser son œuvre entière, se délecter de la pureté de ses mots, simples mais choisis, aimer les questionnements sans envolées emphatiques mais essentiels, découvrir des existences ordinaires qui, sous son regard et sa plume, deviennent particulières, même et surtout dans les détails. Demeuraient donc quelques légères craintes avant ce rendez-vous. Et si la personnalité démontait l'affection littéraire ? Et s'il y avait une trop grande dichotomie entre les écrits et le caractère ? Dans le phalanstère de la belle maison Sabine Wespieser éditeur, où appartement privé, bureaux et résidence pour les auteurs cohabitent joyeusement, nous tombons nez à nez avec Robert Seethaler, de noir vêtu. Impressionnant par sa taille (deux mètres à vue d'œil), souriant et réservé, sympathique, attentif. La tension tombe aussitôt. Dans une symphonie aussi chaleureuse que naturelle, la journée commence par un petit-déjeuner au cours duquel l'auteur, accompagné de la traductrice de ses ouvrages en français, Elisabeth

Landes, présente *Le dernier mouvement* à une poignée de libraires. Puis notre entretien, débuté dans l'intimité d'un salon, se prolonge jusqu'en début d'après-midi, quand l'écrivain filera, après un repas aux échanges amicaux, à grandes enjambées vers le jardin du Luxembourg. Outre-Rhin, les romans de Robert Seethaler s'arrachent. « Chut ! » fait-il, gêné, à Elisabeth Landes, lorsqu'elle révèle qu'il remplit des théâtres de huit cents places lors de lectures publiques payantes. Quant aux ventes en langue allemande, elles dépassent le million d'exemplaires pour *Le tabac Tresniek* et *Une vie entière*, confirme Sabine Wespieser. Ce n'est pas rien ! Pourtant, dans une humilité absolue, lui parle de sa littérature le plus simplement du monde. Il réfléchit, vit dans son monde, sans doute à cause d'une malformation congénitale qui l'a rendu presque aveugle ; les mots sont pesés à l'oral comme dans ses textes, mais jamais pour impressionner ou jouer les intellectuels exagérément angoissés. La vie et ses moments banals, il le croit et le dit, dessinent une existence, et sont le sujet de tous ses textes. Si le dernier roman concerne le compositeur Gustav Mahler, ce sont avant tout les derniers moments d'un homme qui revisite sa vie que

raconte Robert Seethaler. «Mon propos n'est pas de donner une énième image de Mahler, explique-t-il, mais plutôt de créer mon propre Mahler.» Pareil pour Freud qui, dans le bouleversant *Tabac Tresniek* conseille le jeune Franz en proie aux tourments de l'amour. Des hommes comme les autres, des hommes avant tout, célèbres ou pas. Comme les vingt-neuf défunts anonymes du roman *Le champ* qui, une toute dernière fois, s'expriment avant de retourner *ad vitam æternam* dans leur sépulture. Ou comme Andréas Egger, l'attachant montagnard ermite du merveilleux *Une vie entière*. «On ne sait jamais ce qui se cache derrière un mot», dit-il, l'œil bleu pénétrant. Ses mots ne s'envolent pas dans tous les sens pour remplir l'espace... Comme ses écrits, ils arrivent jusqu'à votre âme et l'infusent. Et comme il fait dire à son Mahler : «Dès qu'on peut décrire la musique, c'est qu'elle est mauvaise.» Gardons-nous donc d'éplucher les romans de Robert Seethaler. Lisez-les ! Vous ne le regretterez pas.

Votre écriture est, dans tous vos romans, minimaliste et pure. On sait bien que la simplicité n'est pas facile. Comment travaillez-vous vos textes ?

Mon père a une passion : il sculpte le bois. Moi, je sculpte la phrase. Il suffirait qu'un mot ne soit pas juste pour que son équilibre et son rythme soient compromis. Parfois, sur une journée d'écriture, je n'ai posé qu'une seule phrase.

Vous faites dire à Gustav Mahler, à propos de sa musique, que travailler c'est toujours retravailler. C'est pareil pour vous ?

Oui. Encore que moi, je mûris beaucoup le texte avant. Écrire, ce n'est pas m'installer derrière l'ordinateur, mais donner naissance à des images, les faire grandir. Puis, lorsque j'écris, c'est relativement exact.

⌋ (...) LE PROVINCIALISME CE N'EST PAS UN LIEU, MAIS UN ÉTAT D'ESPRIT. ⌋

À partir du moment où les mots sont posés, vous ne retouchez pas votre texte ?

Très peu. Pour moi, le travail se fait en amont. C'est un travail de maturation, de réflexion.

Combien de temps prenez-vous entre la genèse d'une histoire et son point final ?

C'est pratiquement impossible à dire. La plupart des écrivains ont une réponse toute prête, ça dure deux ans, un an... Moi, ce n'est pas comme ça. Mahler, je l'ai porté en moi pendant vingt ans, Freud quarante ans, avant d'écrire quoi que ce soit sur eux. C'est une petite graine qui se développe, qui m'accompagne. Et surtout il n'y pas d'idée originelle d'une histoire que j'aurais envie de raconter. Il y a un sentiment qui s'épanouit, qui grandit, qui grossit. À un moment ce n'est plus tenable, et il faut que j'écrive.

Reviennent dans vos romans la vie ordinaire, la mort ou encore la guerre, le nazisme. Mais aussi de petites choses, comme les oiseaux...

De quoi peut-on parler d'autre ? Sur quoi d'autre écrire ? Mon vrai sujet, c'est la vie. Pure et simple. Quant aux oiseaux, je suis comme vous, je viens d'un pays de montagnes où il y a de la nature et des oiseaux. Donc c'est vrai qu'ils reviennent naturellement dans la scénographie de mes romans. Dans *Le dernier mouvement*, le premier oiseau qui chante donne le signal du début d'un mouvement symphonique, tandis que l'autre est le symbole de la mort blanche. Il est là, menaçant, on ne sait pas si c'est un produit de l'imagination de Mahler ou s'il existe vraiment.

Gustav Mahler est le personnage de votre dernier récit. Freud y fait une incursion, mais il était central dans *Le tabac Tresniek*. Est-ce parce qu'ils sont Autrichiens ou pour autre chose ?

Oui bien sûr, en premier lieu parce qu'ils sont Autrichiens, et Freud Viennois comme moi. Ce n'est pas leur œuvre qui m'intéresse, mais leur personnalité qui me fascine absolument. Je ne suis pas un fan de la musique de Mahler qui, pour moi, est parfois un peu trop grandiloquente. En revanche, l'homme m'intéresse prodigieusement. Tous les deux, Mahler et Freud, sont des gens qui rompent avec les tabous, qui sont prêts à aller jusqu'au bout pour leurs idées. Chez ces personnes qui sont prêtes à sacrifier jusqu'à leur santé pour faire entendre leur vérité, il y a quelque chose qui m'interpelle énormément.

Vous n'avez donc pas écouté Mahler en boucle durant l'écriture du *Dernier mouvement* ?

Je ne peux absolument pas écouter de la musique quand j'écris, je dois écouter la musique du texte.

Vous vous reconnaissez dans ces deux personnalités ?

Si on observe suffisamment longtemps des personnalités, je trouve qu'on se reconnaît dans pratiquement toutes. Je me retrouverais plutôt dans le personnage de Mahler qui était plus spontané, si enflammé qu'il a fini par se consumer lui-même de façon presque juvénile, que dans le personnage de Freud qui était plus intellectuel.

L'Autriche aussi est toujours présente. Quel est votre rapport avec votre pays ?

C'est extrêmement difficile de parler de ses racines. Mon rapport à l'histoire autrichienne est ambivalent. C'est quasiment comme le rapport à son sang, à ses origines. C'est comme se regarder dans le miroir, d'y voir du gris et en même temps quelque chose de positif et une certaine tendresse. Pour prendre une image, mon rapport avec l'Autriche serait un peu comparable à celui d'un adolescent face à ses parents. Il les hait et il les aime, mais il ne s'autorise pas à le dire.

Alors que je vous imaginais sauvage, habitant dans la nature comme Andreas Egger dans *Une vie entière*, vous résidez dans une ville fourmillante de plus de trois millions d'habitants...

Berlin m'a toujours bien traité ces vingt dernières années. J'aime y vivre parce que je me sens libre car la ville est grande, cosmopolite. Vienne est très belle, elle s'est transformée, s'est ouverte, mais c'est difficile d'y être complètement anonyme.

Vous êtes très célèbre en Allemagne, l'anonymat doit être difficile.

Je vis dans mon monde aussi. Comme je suis né avec un problème d'yeux, je suis allé dans une école pour aveugles, et sans mes lentilles je ne vois presque rien. Et puis, à Vienne, je me sentais à l'étroit, la ville est pourtant plus belle et plus harmonieuse que Berlin, mais elle a quelque chose d'un peu étriqué.

Les petites villes provinciales comme nous en avons en Suisse, ce n'est pas pour vous...

Il faut faire attention avec la Suisse, c'est un pays qui est très ouvert culturellement. Et vous savez, le provincialisme ce n'est pas un lieu, mais un état d'esprit. Il y a des provinciaux à Zurich comme à Berlin ou Paris...

Dans vos textes, il y a toujours un naïf. Franz dans *Le tabac Tresniek*, le personnage principal d'*Une vie entière*...

La naïveté, ce n'est pas de la bêtise, mais une ouverture du cœur. Ce regard est important pour moi, il ouvre une fenêtre plus large sur le monde. Comme je vous ai dit, j'ai un souci avec mes yeux, et probablement qu'à cause de cela, je ne travaille pas mes textes en termes de structure, mais par des images. C'est peut-être une clé pour comprendre ma manière d'écrire. Ce regard de naïf, c'est le mien.

J'imagine que votre déficience visuelle doit changer votre rapport au monde.

Sûrement. Comme je ne vois pratiquement rien sans mes verres de contact, je suis obligé de substituer au monde, que je vois mal, mon propre monde avec mes propres images. Je vis un peu dans une bulle autistique.

Vous l'avez dit, la colonne vertébrale de vos livres est la vie. Dans *Le champ*, vous la nommez «l'entre-temps». Il y a la naissance, la mort, et entre les deux... on patiente ?

Nous ne connaissons que la vie. La mort, nous ne la vivons pas. Nous ne savons pas réellement ce que c'est. J'imagine une espèce d'écran sur lequel nous projetons nos représentations de la mort, nos images de la mort et éventuellement de la vie après la mort, selon l'idée qu'on s'en fait.

Oui, mais Mahler perd sa fille aînée. C'est assez réel ?

Je décris la souffrance, les sentiments de Mahler, mais c'est... la vie. De même que l'agonie ou le passage de la vie à la mort, c'est encore la vie. La mort reste quelque chose de très mystérieux et je crois que c'est elle qui donne sa couleur et sa valeur à la vie.

Y a-t-il des auteurs qui vous inspirent ?

Je ne peux pas dire que je suis marqué par tel ou tel auteur. C'est la vie qui m'inspire plutôt que la littérature.

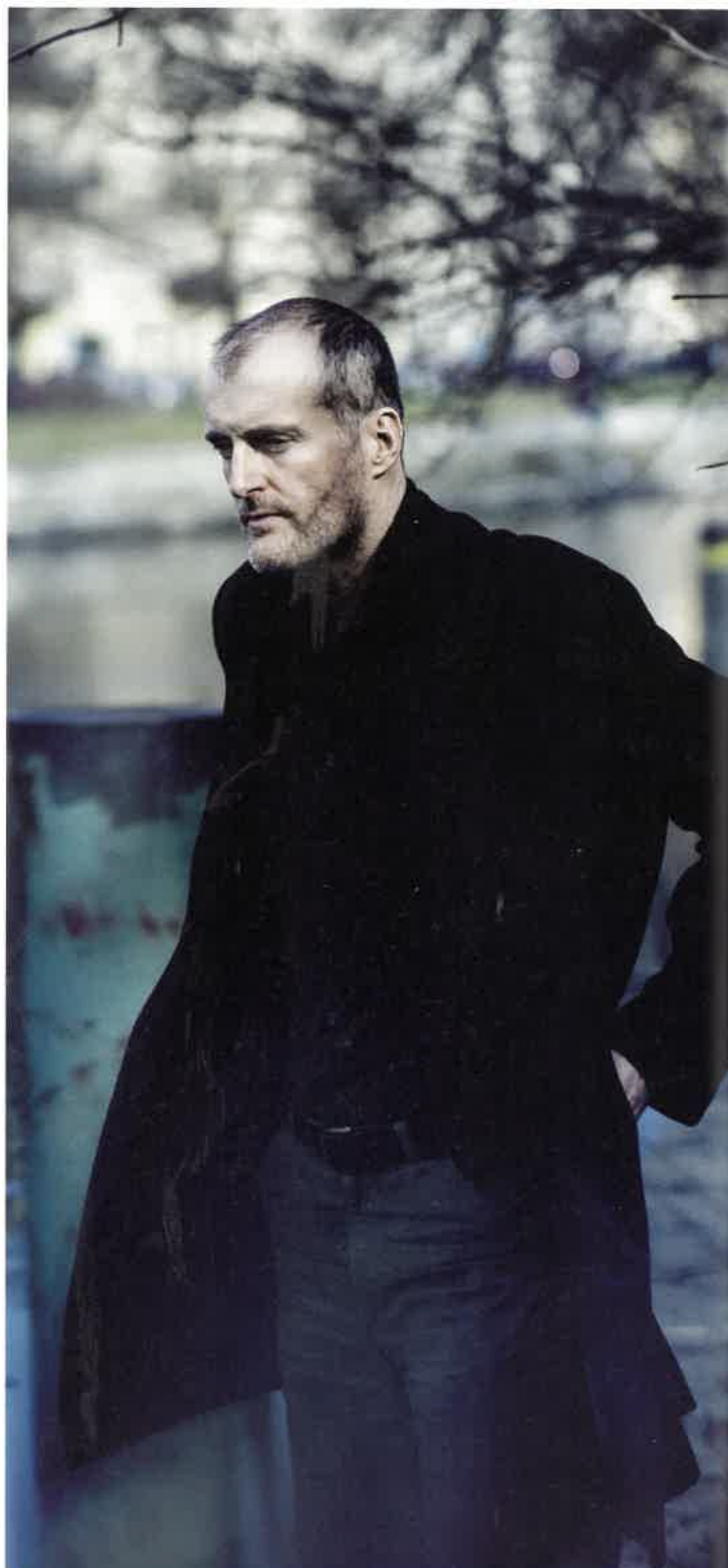


Photo © UrbanZintell

Vous voyez la vie dans ses infimes détails, vous retranscrivez très finement les émotions qui traversent les êtres tout au long de leur existence. N'est-ce pas douloureux d'être lucide lorsque l'on est sensible ?

Si on est quelqu'un de bien, on trouve forcément des choses insupportables dans le monde où nous vivons. Ça peut effectivement être triste ou cruel de tout voir avec cette acuité, mais ce serait encore plus insupportable de ne pas le voir. On se rendrait malade, on accumulerait en soi, si je puis dire, tout ce qui est insupportable. Mais tout n'est pas insupportable ! C'est aussi très beau. Le sel de la vie, c'est le café qu'on prend, serrer la personne qu'on aime dans ses bras. Ce sont des moments élémentaires, très simples, mais qui, en même temps, font la beauté de l'existence.

C'est ce que vous faites dire au fondé de pouvoir dans *Une vie entière* : on peut tout voler à un homme, mais on ne peut pas voler ses instants.

C'est tout ce qu'on a ! Ses instants. Quand on se penche rétrospectivement sur sa vie, comme les personnages le font dans *Le champ*, on ne voit pas une grande histoire dans sa globalité, mais uniquement des instants.

Dans ce roman, *Le champ*, les morts parlent. Vous croyez qu'ils ont une vie parallèle à la nôtre ?

Non, je ne crois pas à la vie après la mort. Ce qui m'a intéressé dans *Le champ*, c'était de mettre mes personnages dans cette situation : imaginons qu'une fois mort, tu aies un court laps de temps, à peine une minute, pour parler une toute dernière fois avant de réintégrer ta tombe. Qu'est-ce que tu dirais ?

BIOGRAPHIE

- Robert Seethaler est né en 1966 à Vienne. Écrivain de renom outre-Rhin, il est également acteur et scénariste, et vit désormais à Berlin.
- Il remporte de très nombreux prix en Allemagne et en Autriche.
- Depuis le début des années 2000, il a écrit sept romans (quatre traduits en français).
- *Le tabac Tresniek* paru en France en 2014 a remporté dans les pays germanophones un grand succès et en France un bel accueil critique et public.
- *Une vie entière* paru en 2015 en français l'a imposé en France et ailleurs comme un des romanciers de langue allemande les plus importants de sa génération.
- En 2016, il fait partie de la dernière sélection de l'International Booker Price pour *Une vie entière*.

Certains s'épanchent et un de vos personnages ne prononce que deux mots : les idiots.

C'était peut-être une personne amère ou particulièrement drôle. On ne sait pas. On ne sait jamais ce qui se cache derrière un mot. Il y a tout un monde derrière un mot.

IL Y A TOUT UN MONDE DERRIÈRE UN MOT. »

C'est quoi une vie pleine alors ? Celle dans la lumière de Mahler ou celle dans la simplicité brute d'Andreas Egger ?

Qu'est-ce qu'une vie pleine ? Je ne sais pas. Mais la vie n'est pas linéaire. Je la vois plutôt comme un cercle fermé. Ce serait trop demander de la vivre toujours à son paroxysme. Mais c'est déjà bien d'avoir une vie faite d'instant qu'on vit pleinement.

BIBLIOGRAPHIE

Le dernier mouvement, Sabine Wespieser éditeur (2022) • *Le champ*, Sabine Wespieser éditeur (2020, Folio, 2022) • *Une vie entière*, Sabine Wespieser éditeur (2015, Folio, 2018) • *Le tabac Tresniek*, Sabine Wespieser éditeur (2014, Folio, 2016)

